

MOBILITÉ INTERNATIONALE ET ADAPTATION INTERCULTURELLE LES ÉTUDIANTS VOYAGEURS EUROPÉENS

ÉLIZABETH MURPHY-LEJEUNE*

Résumé

Les étudiants mobiles ne représentent qu'une faible proportion de la population étudiante européenne. En revanche, les compétences acquises lors du séjour à l'étranger sont de plus en plus recherchées et valorisées dans un contexte professionnel marqué par l'internationalisation des relations. Mais, l'évaluation des effets du séjour demeure un domaine mal connu. Quelle plus-value la mobilité internationale confère-t-elle et quels apprentissages spécifiques ce lieu de formation inédit induit-il? Quels sont les savoirs ou les qualités que l'étudiant voyageur acquiert au terme de son expérience?

On présente ici certains éléments de réponses autour d'une double articulation, un cadre conceptuel emprunté à la sociologie de l'étranger et en écho des témoignages d'une cinquantaine d'étudiants européens ayant effectué un séjour d'un an dans un autre pays que le leur. On examine tour à tour la position spatiale de l'étranger et différentes modalités d'appréhension de l'espace, la dimension temporelle en termes de capital de mobilité et de rite de passage, la construction d'un tissu social et les stratégies de séduction sociale mises en œuvre au cours de l'adaptation interculturelle, et enfin en quoi on peut qualifier ce parcours de « leçon de vie ».

Abstract

If European mobile students represent a very small proportion of the overall student population, particularly in some countries such as France and Britain, the qualities acquired by students during their experience abroad seem to be increasingly valued in the professional

* - Élisabeth Murphy-Lejeune, Saint Patrick's College of Education, Dublin (Irlande).

settings prescribed by a globalised world. Yet, the competences acquired in the course of this specific learning experience are still largely uncharted.

Based on interviews with fifty European students at the end of their year abroad, this paper discusses aspects of travelling students' intercultural adaptation. Four main learning areas are outlined. In the first place, the way students familiarise themselves with and master new spatial conditions is examined. Secondly, the "mobility capital" (language competence, previous experiences, family history, and personality) which induces them to accept the challenge of what sometimes seems like a rite of passage is analysed. Thirdly, some of the social strategies used to become integrated are presented. Finally, the importance of the experience as a "lesson for life" is considered, and the way students draw attention to some of the qualities which facilitate the process of adaptation.

Introduction

Lors d'une enquête suédoise sur les effets du séjour étudiant à l'étranger (Högskoleverket, 1999), les étudiants rapportent que l'expérience acquise est transférable dans de nombreux autres contextes, notamment sociaux et professionnels, alors que les employeurs interrogés expliquent qu'à qualification égale, ils préfèrent recruter un jeune ayant une expérience de l'étranger en raison des compétences sociales acquises dans ce contexte, en particulier la flexibilité, la capacité à prendre des initiatives et la confiance en soi. Les effets généraux valorisés par les employeurs concernent les compétences langagières, la capacité à la mobilité internationale, la sensibilisation interculturelle, l'ouverture et l'aptitude à adopter une approche différente. Les enjeux professionnels de la formation spécifique que constitue le séjour étudiant à l'étranger sont ici clairement énoncés.

12

Néanmoins, les effets du séjour et en particulier l'après-séjour ou la façon dont cette expérience singulière est intégrée dans un parcours personnel ou professionnel sont un domaine de recherche encore peu exploré. Or, le jour où, en raison de la libre circulation des étudiants, « les employeurs iront à la recherche des étudiants les mieux formés là où ils se trouvent » mettant en compétition des candidats d'origines diverses (Flory, 1993, 23) n'est peut-être plus si éloigné. S'il semble possible d'affirmer que cette expérience place l'étudiant en position maximale d'apprentissage (Murphy-Lejeune, 2000), en quoi consiste la formation que confère la mobilité internationale ? Quels apprentissages spécifiques ce lieu de formation inédit, qui fait la place belle à la notion de vécu, entraîne-t-il ?

Nous présenterons ici certains de ces apprentissages à partir de deux pôles : un cadre conceptuel général emprunté à la sociologie de l'étranger et, en écho, les témoignages recueillis en situation d'entretien auprès d'étudiants ayant effectué un séjour d'une année universitaire de neuf à dix mois dans un pays européen autre que le leur (Murphy-Lejeune, 1998). Trois programmes de séjour sont envisagés, programme Erasmus, programme d'assistantat d'étudiants de langue et programme de l'École européenne des affaires de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris, chaque cas représentant un mode d'insertion distinct. Cette approche élargit le cadre habituel des recherches sur la mobilité étudiante principalement étudiée jusqu'ici sous l'angle de l'expérience Erasmus (Martineau, 1995 ; Maiworm, Steube & Teichler, 1993). Elle met en évidence des différences fondamentales entre les trois types d'expériences, en matière d'insertion sociale par exemple, et en même temps permet de dégager quelques grandes constantes du séjour à l'étranger.

Quels sont donc les savoirs ou les qualités que l'étranger acquiert au terme de son expérience ? On examinera tour à tour la position spatiale de l'étranger et différentes modalités d'appréhension de l'espace, la dimension temporelle en termes de capital de mobilité et de rite de passage, la construction d'un tissu social et les stratégies d'adaptation, et enfin en quoi on peut qualifier ce parcours de « leçon de vie » (Elvire) (1).

LA POSITION SPATIALE DE L'ÉTRANGER : ERRANCE ET FIXATION

La position de l'étranger pour Simmel (1908) se caractérise par l'unité entre l'errance ou « la libération par rapport à tout point donné dans l'espace » et la fixation, le nomadisme et l'attachement territorial. Elle ne peut donc se comprendre que sur le mode de la coexistence des lieux d'appartenance : l'étranger « participe d'un lieu unissant les deux dimensions contraires de la rupture et de l'appartenance » (Raphaël, 1986, 257). D'un espace à l'autre, comment l'étudiant étranger appréhende-t-il son contexte d'insertion ? Comment s'effectue son apprentissage de l'espace ?

13

Les nouveaux espaces ou le contexte d'insertion

L'étranger se caractérise au premier chef par sa position dans l'espace : c'est la personne qui s'est déplacée et a quitté un premier espace pour parvenir dans un espace autre. Le déplacement physique, géographique constitue en quelque sorte la

1 - Les prénoms indiqués renvoient aux citations des étudiants interrogés lors de l'enquête (Murphy-Lejeune, *op. cit.*).

définition minimale de l'étranger. La façon dont il va s'insérer dans son nouvel environnement et les stratégies mises en œuvre pour transformer la non-appartenance aux lieux en sentiment d'appartenance, d'abord physique, puis sociale, constituent le premier élément du processus d'adaptation.

Tout d'abord, on note une tendance chez le nouveau venu à appréhender l'espace inconnu cognitivement en le découpant en unités discrètes, organisées autour d'un lieu précis. Caroline à Oxford perçoit ces lieux inhabituels comme autant d'îles séparées, la maison, le centre de la ville et l'école de gestion, et leur découverte ressemble à un passage de ponts : « *En fait y a des ponts ; en fait, c'qu'on fait, c'est passer d'un pont à l'autre* ». Chez Simmel, le pont constitue l'image de la liaison, de la mise en rapport et s'oppose à la porte, image de la séparation, de la dissociation qui clôt l'espace sur lui-même. Or, le passage de frontière remet en cause la notion même de clôture, d'espace délimité.

Le contexte spatial, que ce soit une grande ville, une petite ville ou une communauté rurale, conditionne les relations sociales, et l'insertion de l'étranger. Depuis l'École de Chicago, on considère la ville (*city*) comme l'habitat naturel de l'étranger. En effet, dans un environnement multiple, fragmenté et anonyme, le citadin et l'étranger ont en partage le même sentiment d'étrangeté. En revanche, dans la petite ville où chaque membre est relié aux autres, l'étranger peut connaître une insertion sociale plus rapide, à condition d'avoir une entrée dans la société, une personne « clé » qui justement « ouvre les portes », rôle que joue le professeur responsable des assistants dans ce cas précis.

14

Enfin, le mot « s'imbriquer », « *to fit* » en anglais, revient fréquemment pour décrire ce processus d'insertion. Myriam explique : « *Tout semblait s'imbriquer... les gens avec qui je vivais, l'école... le fait que ce soit une petite ville, que j'voyais automatiquement, pratiquement les mêmes personnes quand je sortais... ça crée euh... un sentiment d'appartenir à un endroit... dans une plus grande ville, j'aurais pas eu cette impression.* »

« S'imbriquer » implique l'idée d'un agencement entre soi et l'environnement, un certain équilibre écologique qui résulte du fait qu'on a trouvé « sa place ». Cette phase d'adaptation physique à l'environnement, qu'Abou (1990) dénomme « l'accommodation », précède celle de l'intégration socioculturelle. Certains étudiants évoquent trois étapes de saisie de la réalité étrangère, une phase d'accoutumance physique, une phase de familiarisation sociale, et une phase plus personnelle d'adaptation au cours de laquelle l'étranger « se fait son propre trou ».

L'apprentissage de l'espace

L'espace s'apprend: l'individu confronté à de nouvelles données élabore des réponses qui constituent son adaptation au milieu. L'espace à apprivoiser se mesure avec force au tout début du séjour, l'arrivée en territoire étranger représentant un moment crucial. Cette période marquée par la perte d'orientation est particulièrement sensible et les conditions d'accueil prévues jouent un rôle prépondérant dans la familiarisation progressive avec un environnement à la fois naturel et humain. Là aussi, la personne clé a fonction de médiateur, en particulier pour trouver un logement.

Une des principales stratégies d'apprivoisement prend la forme de la « nidification » ou personnalisation progressive de l'espace. À mesure qu'on se familiarise avec un espace donné, on se crée des repères, le marché, les gens qui vous reconnaissent, et la présence de l'étranger devient « normale »: « on se sent à l'aise », dit Irène. « Je me sentais très à l'aise... une fois qu'on a son propre groupe et qu'on est content d'être là... Quand j'avais des amis en visite, j'étais très fière d'être à Paris... Cela commence à être votre propre lieu un peu parce que c'est... j'ai mon coin, c'est-à-dire ma chambre, et c'était comme ça que je vivais. » (notre trad.) Au bout d'un certain temps, on s'approprie un espace qui devient familier.

L'expérience de la mobilité invite à une nouvelle pensée de l'espace conçu jusqu'ici en termes d'origine, de fixation et d'unicité. Dans la perspective des mouvements de mobilité, l'espace du voyageur devient plus aléatoire et se conçoit davantage en termes de trajectoire, comme une accumulation dans un espace et un temps qui s'ouvrent et se diversifient, et surtout comme une construction inachevée. Le pôle de l'étranger se trouve là légitimé (Maffesoli, 1997). Car, le « chez soi » est-il ce qu'on laisse derrière, ce vers quoi on va, ou bien ce que l'on porte en soi? Pour l'individu qui a conquis la mobilité, le lieu où l'on habite a moins d'importance: être chez soi ne se résume plus à une adresse, mais renvoie à une manière de penser l'espace vital comme portable et global.

LA PRÉCARITÉ TEMPORELLE OU LA LIBERTÉ DU « VAGABOND POTENTIEL »

La position temporelle de l'étranger se caractérise par la rupture avec la linéarité chronologique et par l'apprentissage de la précarité. Simmel situe cette position entre aujourd'hui et demain, l'étranger étant: « La personne qui arrive aujourd'hui et qui reste demain. Il est pour ainsi dire le "vagabond potentiel": n'étant pas reparti, il n'a pas encore tout à fait conquis la liberté d'aller et venir. » (1950, 402, notre trad.)

L'aujourd'hui de l'étranger a pour forme sa venue en pays étranger pour un certain temps. L'étranger moderne serait l'individu qui peut se fixer dans une nouvelle destination et gagne en outre la liberté d'en repartir. Aziz dit que maintenant il sait qu'il peut « aller et venir ». « *J'ai senti (en revenant), vous savez... j'ai senti que je pouvais m'assimiler dans mon environnement familial, très facilement, et puis partir, et revenir.* » (notre trad.)

Ce premier pas hors de chez soi induit deux effets principaux : d'une part, il affranchit l'individu dans une certaine mesure du poids de la coutume et du passé ; d'autre part, l'avenir s'ouvre sur un monde de potentialités inattendues. La mobilité, placée sous le signe de la transition et du passage, confère au « vagabond potentiel » une plus grande liberté de mouvement.

Le capital de mobilité

Le séjour des étudiants s'inscrit dans une histoire de vie. Les expériences antérieures conjuguées à l'histoire familiale et au goût personnel du voyage permettent au jeune de se constituer ce que nous appelons un capital de mobilité. Ce capital provient en particulier de deux types d'expériences qu'il convient de distinguer, expériences de mobilité et expériences d'adaptation. Les motivations qui poussent au départ et qui font qu'un individu fait le pari de la mobilité sont ainsi liées à de nombreux facteurs personnels.

Expériences antérieures de l'étranger et goût du voyage sont liés. Mais, si tous les étudiants interrogés avaient fait plusieurs voyages ou séjours à l'étranger avant de partir, souvent dès l'adolescence, la durée du séjour apparaît comme un facteur fondamental pour distinguer les expériences. Les expériences trop courtes, Ulrich l'explique, « *ne valent pas le coup* », et il cite l'exemple d'une étudiante qui n'a rencontré personne parce qu'elle avait ce paysage mental : « *Ok, je pars dans deux mois, ça n'sert à rien* ». Alors, on ne fait pas l'effort de s'adapter.

Pour certains étudiants, les séjours à l'étranger ne constituent pas la première expérience d'adaptation. Le processus qui consiste à s'habituer à l'étrangeté peut avoir lieu dans l'environnement national, à l'occasion d'un séjour dans un pensionnat linguistique, du service militaire ou d'un déménagement, proche du séjour à l'étranger. « *Oui, déménager, déménager tout à fait. Non, déménager : complètement. Changer d'pays, c'est comme déménager d'maison. C'est-à-dire qu'on s'retrouve dans un endroit qu'est complètement nouveau, il faut s'adapter au temps, au nouveau logement, aux nouveaux voisins, à la nouvelle culture parce que souvent quand on change de région, on change de culture, eh... au nouveau parler, aux nouvelles habitudes. Mais, c'est comme si on changeait d'pays finalement ! Y a qu'la langue qui reste la même !* » (Dimitri)

Déménagement puisque l'on quitte un territoire géographique, dépaysement puisque l'on quitte un territoire social et culturel, et déracinement puisque l'on quitte un territoire affectif et personnel. Propédeutiques, ces premières expériences d'adaptation fournissent un capital adaptatif, transférable, « *qui aidera pour d'autres expériences* » (Cathie).

L'histoire du vécu familial, notamment son ouverture à la différence, semblerait également jouer un rôle quoique, dans bien des cas, l'hypothèse familiale se révèle simplificatrice puisqu'une même histoire familiale n'engendre pas un même désir d'ailleurs chez tous les enfants, bien au contraire (certains frères et sœurs sont qualifiés de « *casaniers* » par les voyageurs). Le goût du voyage relèverait davantage du pari individuel que de l'environnement familial. Une des qualités personnelles qui prédisposerait au voyage est la sociabilité, aimer rencontrer des gens nouveaux qui, pour Laura, va de pair avec une certaine désinvolture dans les relations personnelles : « *Être amis pendant quinze jours et puis s'écrire pour le reste de... vous savez, ne pas les connaître très bien, peut-être au bout du compte, mais ne pas être trop exigeant.* » (notre trad.) L'apprentissage de la précarité consistait avec les relations étrangères à s'habituer à une certaine légèreté dans les relations personnelles.

Un rite de passage

Les rites de passage consacrent « un changement dans la vie d'un individu qui a pour résultat un changement dans sa position dans le groupe et dans ses relations aux autres » (Wood, 1934, 36, notre trad.). Les étudiants étrangers sont soumis simultanément à plusieurs rites de passage. Tout d'abord, ils peuvent être soumis symboliquement aux rites pour étrangers dont l'objet est de « débarrasser l'étranger de tout ce qui persiste chez lui de ses anciennes associations » (*ibid.*) afin qu'il se sépare de son groupe. Ensuite, la vie étudiante marque des passages à plus d'un titre : passage de l'adolescence à l'âge adulte, de la dépendance à l'autonomie matérielle, de la culture scolaire à la culture universitaire ou professionnelle. Le passage d'une frontière culturelle à une autre vient en un sens parachever cette période d'intense mobilité personnelle et, parfois, l'infléchir radicalement.

Les difficultés des premiers contacts, la solitude des débuts s'apparentent d'ailleurs à une souffrance initiatique. L'adjectif *daunting*, « accablant/intimidant/effrayant », revient pour décrire cette période initiatique et le sentiment d'aliénation ou de solitude, voire d'anomie, qui l'accompagne : « *Alors je m'souviens de mon arrivée, effrayant, et l'appartement était sombre, moche, et les gens avec qui j'habitais étaient très, très différents... c'était tellement étranger (alien) ! Et j'savais qu'j'étais le seul Irlandais là-bos.* » (Julian, notre trad.)

Le verbe « lancer » souligne la brutalité de cette prise de contact, même si après « on s'habitue ». « *C'était plutôt effrayant (daunting) au début parce qu'en allant là-bas, j'étais personne et d'être en quelque sorte lancée dans la vie sur le campus, lancée dans cette minuscule petite chambre et d'être... ! C'était vraiment étrange au début... je me suis habituée.* » (Julianne, notre trad.) Pendant cette période initiale, l'individu ressent sa position extérieure comme une privation plus que comme un avantage, le sentiment d'isolement social et d'étrangeté prédominant.

La précarité de la situation de l'étranger revêt plusieurs formes. D'une part, la limite temporelle du séjour risque de réduire le désir d'engagement à la fois chez le « séjournant » et chez le natif qui se dit « *l'an prochain, il y aura un autre groupe* ». D'autre part, les relations sociales sont doublement précaires. En effet, si les nouvelles amitiés peuvent ne pas être durables, les anciens liens sont menacés par l'éloignement : le voyageur a peur de perdre ses amis. Enfin, l'étranger est « un être sans histoire », doublement amputé du passé : le sien abandonné chez lui et celui du nouveau groupe qui ne fait pas partie intégrante de sa biographie (Schütz, 1944). L'expérience se situe tout entière dans l'ici et maintenant. Comme le souligne Joseph, les effets de mobilité entrent dans la thématique de la précarité, mais ces expériences sont beaucoup plus que des décors : elles « produisent de nouveaux lexiques comportementaux, de nouveaux répertoires » (1984, 66). Dans ce contexte, la mobilité étudiante est apprentissage de la précarité.

LA CONSTRUCTION D'UN TISSU SOCIAL

18

Les contacts sociaux peuvent être envisagés comme des circuits d'influences réciproques entre individus ou groupes (Park & Burgess, 1921). La réciprocité est importante à rappeler, car la relation sociale entre l'étranger nouvellement arrivé et son environnement social se donne tout d'abord comme asymétrique et inégalitaire quantitativement, mais aussi symboliquement. C'est ce décalage initial à la fois linguistique, social, culturel, symbolique qui fait la vulnérabilité de l'étranger nouveau venu, dépourvu de relations établies, et engendre le sentiment de dévaluation ou de nudité sociale dont certains sont plus conscients que d'autres. À ce moment-là, la distance qui sépare d'autrui apparaît comme maximale. Comment, dans ces conditions, rétablir un certain équilibre et une meilleure parité sociale ? C'est ce à quoi s'engagent les étudiants qui décident de se construire un tissu social.

Dans cette entreprise, tout le monde ne possède pas les mêmes données. Le contexte d'insertion ainsi que les conditions de logement et les contacts antérieurs établissent les contours d'une scène sociale donnée et prédéterminent, en un sens, certaines situations qui elles-mêmes mettent en scène des contacts sociaux d'un certain type. Une seconde variable, qui figure en première position dans les études internationales

(Klineberg & Hull, 1979), met en évidence les variations selon la destination des voyageurs, à savoir la qualité de l'accueil propre à un contexte national et à ses représentants, entre autres les étudiants autochtones (2). Ici, la balle est dans le camp des hôtes qui peuvent se refuser à ce rôle et se refermer sur leur ethnocentrisme naturel et leur propre groupe (*in-group*). Serait-il plus difficile de réussir son travail de socialisation dans un pays réputé comme peu avenant ou bien l'étranger possède-t-il d'autres cartes à jouer, hors des contacts avec les natifs? La troisième variable concerne le voyageur lui-même et éclaire le rôle personnel de l'étudiant, en particulier les « qualités » ou dispositions qu'il doit solliciter pour mener à bien ce dessein d'intégration sociale.

Quels liens sociaux l'étranger espère-t-il établir? Quels types de contacts va-t-il privilégier? Le contact de proximité qui met en présence des individus autrement distants accroît l'intensité des réactions à autrui. La mise en présence seule n'est en aucun cas la garantie d'un contact positif et repose sur l'illusion du contact bienfaiteur. Au contraire, la proximité spatiale peut engendrer une plus grande distanciation mentale. En outre, la spécificité de l'étranger est qu'il unit dans ses relations sociales les contacts primaires et secondaires, le proche et le lointain. Comment se manifeste cette combinaison spéciale d'intimité et d'extériorité chez les étudiants voyageurs? L'hypothèse prédominante dans ce domaine est que la qualité du séjour à l'étranger dépend d'ingrédients spécifiques (logement, climat, solitude, mal du pays, accueil ou rejet par les natifs, discrimination, perte de statut, activités, etc.) impliquant tous des rapports sociaux. Les problèmes rencontrés sont en général résorbés en fin de séjour, mais leur solution dépend toujours des contacts que le voyageur s'aménage. Ainsi la quantité et la qualité des rapports sociaux que l'étranger parvient à établir détermineraient à la fois les apprentissages et la satisfaction au terme du séjour.

Les frontières des groupes établis

L'attribut du groupe établi est la stabilité du lieu géographique et des relations des membres entre eux, la mobilité étant le caractère qui distingue l'étranger du groupe. L'étranger arrive dans ou s'éloigne d'un groupe constitué, aux relations sociales établies sur la reconnaissance mutuelle, qui non seulement unissent les individus, mais encore déterminent la position relative de chacun à l'intérieur de la structure sociale. Au déficit de socialisation s'ajoute le fait que l'étranger est aussi celui dont on sait qu'il ne sera véritablement jamais d'ici parce qu'il garde ses habitudes et son vêtement social d'ailleurs. L'étranger se remarque parce qu'il n'est visiblement pas

2 - Par exemple, les Français ont été jugés comme particulièrement peu ouverts et peu enclins aux contacts personnels avec des étudiants étrangers (Klineberg & Hull, *op. cit.*).

« assorti » à l'environnement: « ... vraiment maladroits, ils se sentent maladroits parce qu'ils savent qu'ils ne ressemblent pas aux gens autour d'eux, qu'ils ne parlent pas et qu'ils ne se comportent pas comme eux... et ils se remarquent comme le nez au milieu de la figure. » (Mema, notre trad.)

L'étranger étant celui qui est entré dans le groupe alors qu'il n'y appartient pas, sa venue est souvent vécue comme une intrusion qui brise la connivence sociale. Mais aussi, son départ rend sa position vis-à-vis du groupe d'origine suspecte comme si le pacte d'appartenance était remis en cause par la participation, ne serait-ce que temporaire, à d'autres conventions. Ainsi, son excentricité sociale est-elle à double tranchant. Mais, à mesure que le groupe s'ouvre, le problème de l'intégration de nouvelles relations se pose. Dans ce contexte, quelle position sociale assigner à l'étranger?

La position sociale du nouvel arrivé se caractérise en un premier temps par la marginalité et la perte de statut social, ce qui en ferait le « sans-abri culturel » de la modernité dont parle Berger (1973). Pour Joseph (*op. cit.*), le couple socialisation-désocialisation qui traverse l'expérience de mobilité devrait forcer à abandonner le concept de pathologie sociale au profit de celui de désorganisations partielles, transitoires, s'inscrivant dans une sociologie de l'adaptation. Ainsi, au lieu de se laisser recouvrir parce qu'il appelle la hantise de la schizophrénie et de la désintégration subjective qui caractérise la microsociologie du migrant, il plaide pour un travail de redéfinition des civilités, propre à établir une sociologie de l'adaptation.

La séduction sociale

20

Or, les stratégies de redéfinition des civilités appartiennent à l'étranger. Les natifs de par leur force numérique ayant le pouvoir de le maintenir aux marges de leur groupe, la formation de nouvelles relations sociales et les efforts d'ajustement dépendent de l'initiative du nouveau-venu. C'est pourquoi nous parlons des stratégies d'adaptation en termes de « séduction sociale ».

Pour beaucoup, le signe principal de l'adaptation est ce qu'ils appellent « la vie sociale », la vie en société: « *Quels sont les signes qui font qu'on voit que quelqu'un est adapté ou pas?... La vie sociale, la vie sociale... Si la vie sociale est complètement occupée, si la vie sociale ne permet aucun... si c'est complètement busy...* » (Dimitri)

Aziz mentionne aussi « socialiser avec les natifs ». Le degré d'insertion se mesure, dans le cas des étudiants, à trois principaux indicateurs: le choix du logement, les activités partagées avec les natifs, et la construction d'un tissu social, ces trois domaines étant souvent interdépendants.

Le problème du logement est l'un des plus urgents à régler. Or, peu d'étudiants sont conscients de l'enjeu que représente cet aspect du séjour pour leur insertion sociale à venir. Trois cas de figure prédominent : arrangement institutionnel sur le campus ou hors campus, cohabitation mixte mêlant étrangers et natifs, cohabitation avec des natifs. Les assistants sont les plus privilégiés dans la mesure où ils sont souvent accueillis et guidés dans leur installation par un professeur. Les autres, notamment en séjour Erasmus, doivent se prendre en charge ou se retrouvent en résidence universitaire. Or, la formule choisie a des répercussions sur la formation des contacts sociaux.

La cohabitation avec des natifs, qui vise à s'intégrer le plus étroitement possible au milieu local, exige une stratégie consciente que seuls deux étudiants Erasmus ont choisie. Pour réussir ce pari, Ulrich est arrivé avant le début des cours parce qu'il était conscient du fait que les tout débuts déterminent l'organisation sociale de l'année et que c'est le moment où les étudiants natifs louent eux-mêmes leur logement. Mema aussi prend les devants : elle loue un appartement et cherche des Espagnoles avec qui le partager : *« Je m'suis assurée que j'avais la quantité d'Espagnols dans ma vie que je voulais... Si on vit avec des gens qui sont comme vous, eh bien le seul moment que j'aurais passé avec des étrangers aurait été dans la classe avec une seule personne qui parle, le professeur. »* (notre trad.)

Cette formule de cohabitation avec les natifs est la plus fréquente pour les assistants. Or, Myriam le souligne, les co-locataires ouvrent l'accès à *« un certain réseau de personnes qu'on connaît de vue ou mieux, au moins des gens qu'on connaît, qui nous reconnaissent dans la rue et qu'on reconnaît... parce qu'elles (les colocataires) avaient des amies qui passaient souvent à la maison. »* La reconnaissance sociale s'établit à partir du noyau que représentent ceux avec qui on partage un logement.

Cette formule favorise également la participation à des activités locales (chorale, activités sportives, théâtre, danse) et surtout permet de diversifier les contacts sociaux. En revanche, la cohabitation entre étrangers mène souvent à un schéma de relations sociales qu'on pourrait dénommer « la colonie ethnique » où les étudiants se connaissent avant de partir et ne sortent pas de leur groupe natif, phénomène qu'Emma qualifie d'« isolement culturel ».

La séduction des natifs est un processus qui ne s'improvise pas et nécessite une réflexion à l'avance sur les objectifs que l'on souhaite assigner au séjour. Elle est souvent le fait d'étudiants « expérimentés », qui partent avec une longueur d'avance sur les autres. Chaque étudiant en un sens construit son adaptation. Certains préfèrent ne pas s'engager et rester à distance. Ceux qui ont réussi à réduire la distance sociale et à ne plus se sentir étranger résumant leur sentiment d'intégration dans les termes suivants : *« On se sent à l'aise/comfortable ; chez soi/at home ; à l'intérieur/in »*.

LES SAVOIRS DE L'ÉTRANGER

L'expérience de l'étranger induit une situation où adaptation et transformations sont nécessaires. L'individu en situation d'apprentissage doit modifier au moins certains de ses caractères. Ces modifications varient en degré et en intensité. Parfois, comme dans le cas du migrant, les transformations sont perçues comme une seconde naissance et une nouvelle socialisation. Pour les étudiants, elles sont comprises entre un degré minimum d'adaptation fonctionnelle et un degré plus poussé d'intégration sociale et culturelle. Si l'on fait l'hypothèse que la personne exposée à un autre milieu va s'enrichir et gagnera un plus-être par rapport à l'individu non voyageur, quels sont les signes qui permettent d'évaluer les compétences acquises ? Quels sont les savoirs de l'étranger ?

Une « leçon de vie »

L'indice de satisfaction concernant le séjour à l'étranger est globalement très élevé (3). L'expérience est dans l'ensemble considérée comme tellement positive qu'une large majorité d'étudiants, 67 % des Erasmus interrogés pour 1990-1991, aurait même souhaité prolonger leur séjour, en moyenne de 7,3 mois, soit presque doubler la durée de leur séjour.

Quatre grands domaines d'apprentissage se dessinent dans les données que nous avons recueillies : développement linguistique et cognitif, acquisition de compétences sociales, apprentissage interculturel, et expansion personnelle. En outre, les effets d'ordre personnel seraient plus prononcés et l'emporteraient de loin sur les effets universitaires correspondant aux objectifs officiels des programmes, un peu comme si les étudiants se retrouvaient en fin de parcours avec des acquis autres que ce à quoi ils s'attendaient, ce que note Elvire en évaluant l'année : « *Oh, oui, je pense très importante... pas pour les choses que j'espérais mais p't-être pour... j'espérais un enrichissement culturel... Je pense pas qu'ce soit..., j'ai appris beaucoup d'choses à l'université, mais j pense pas qu'il'enrichissement culturel soit la partie la plus importante de c'que j'ai appris en Irlande... ça a plutôt été une leçon de vie.* »

Julianne détaille ces « leçons de vie » : on apprend sur soi, sur le pays étranger, sur les autres et les relations interpersonnelles, sur le processus d'adaptation, et bien sûr on apprend la langue. « *Eh bien, en fait... je ne pensais pas que ce serait aussi bien... d'abord, j'pensais pas qu'j'apprendrais autant sur moi-même en tant que personne et sur l'Allemagne et aussi sur... comment s'intégrer avec d'autres gens et avoir à s'adapter aux choses. C'est surtout ça que j'ai appris, plus des choses de la*

3 - 1,6 sur une échelle de 1 = très satisfait à 5 (Maiworm et al., op. cit.).

vie, comme. bien sûr j'ai appris la langue en même temps, mais je ne pensais pas qu'il y aurait autant de leçons pour la vie, des choses comme ça... » (notre trad.)
 D'autres parlent « d'expérience de maturation », de l'impression d'avoir « grandi », surtout dans les relations sociales. Pour beaucoup, il s'agit donc « d'une découverte personnelle plus que d'une découverte de là où on est » (Aziz).

Les « qualités » de l'étranger : « on se plie, mais on ne casse pas » (David)

Dans le domaine des effets personnels, deux ensembles sémantiques dominent les réponses concernant les qualités qui facilitent l'adaptation. Le premier ensemble met en évidence ce qu'ils appellent « l'ouverture d'esprit » qui s'exprime sous deux facettes, la flexibilité et la tolérance. Le second ensemble s'articule autour de la notion de « confiance en soi » qui recouvre aussi bien la capacité à l'autonomie, les dons de communication que la conscience que l'on a de soi et des autres dans les interactions sociales. Ces deux ensembles recourent singulièrement les qualités recherchées par les employeurs suédois mentionnées plus haut. Nous détaillerons les deux premières qualités, tolérance et flexibilité.

La tolérance est définie principalement comme un attribut mental. Proche de l'ouverture d'esprit, elle est fonction des connaissances, étroitesse d'esprit et ignorance semblant synonymes. « *Chaque fois pour dire que quelqu'un est narrow-minded, on dit qu'il est ignorant. Et le terme "ignorant" veut dire à la fois qu'yes un imbécile et qu'yes narrow-minded alors qu'en soi, ça veut dire que tu sais pas quelque chose.* » (Viviane)

Pour Mema, étendre son expérience culturelle, le simple fait d'avoir à agrandir son cercle relationnel et à sortir de son cocon social invite à l'apprentissage de la tolérance. Pour Cathie, la tolérance consiste à devenir « *un peu moins Française* », à assouplir son caractère : elle dit qu'elle devient plus patiente, moins pressée et qu'elle a appris « *à avoir un peu plus d'esprit, à avoir du répondant... à être moins arrogante que le Français en général* »... Pour Ulrich, la tolérance est le contraire de l'arrogance et vient quand on a dominé sa peur des autres et qu'on est prêt à se lancer dans l'aventure. Dans tous les cas, qu'il s'agisse d'ouverture intellectuelle, sociale, personnelle, ou relationnelle, la tolérance contient la notion de différence. Ce que les étudiants désignent est un élargissement de l'univers mental dans la façon d'appréhender les autres, qui permet de sortir de son propre cadre de référence pour essayer de pénétrer celui des autres. La tolérance est dirigée vers autrui, même si elle implique un travail sur soi. C'est en ce sens qu'elle est une aventure.

La flexibilité est davantage dirigée vers soi. Elle renvoie à un comportement spécifique, à une réponse de l'individu sous l'effet d'un changement de circonstances. Le séjour à l'étranger représente un changement social radical qui ébranle le monde des habitudes acquises. Quand David dit « *on se plie, mais on ne casse pas* » (*you bend, but you don't break*), il évoque la flexibilité nécessaire pour s'adapter à la nouveauté du contexte étranger. Cette capacité est double. On plie face aux difficultés inhérentes à la nouveauté, mais on ne casse pas, c'est-à-dire qu'on ne se laisse pas aller à la défaite. Au contraire, on apprend à être flexible, c'est-à-dire à prendre ou à apprendre certaines des caractéristiques nouvelles, tout en restant soi-même. L'image de la nature qui se plie dans la tempête sans se briser figure l'expérience de l'individu confronté à des turbulences dans son environnement, métaphore du travail d'adaptation.

Ces deux attitudes, tolérance et flexibilité, désignent toutes les deux un type de réaction à la différence : la tolérance, c'est accepter les autres, la flexibilité, c'est accepter le changement, le terme « accepter » revenant souvent dans les entretiens en référence à l'adaptation. S'adapter, pour les étudiants voyageurs interrogés, c'est accepter.

Conclusion

L'adaptation telle qu'elle est définie par les étudiants est un processus évolutif multiple, d'ordre à la fois territorial, mental, linguistique, relationnel, socioculturel et personnel qui sollicite fortement l'individu. Dans l'ensemble, l'individu est appelé à « bouger », c'est-à-dire à mettre en œuvre des stratégies qui permettent de modifier certains schèmes comportementaux. Cependant, s'adapter ne signifie pas changer d'identité, mais simplement adopter la couleur locale, comme le caméléon, pour être davantage en harmonie avec l'environnement. L'étudiant voyageur peut aussi choisir de ne pas « bouger » et demeurer sur ses positions initiales : refus de langue, refus de contacts avec les autochtones, refus de participer à la vie locale. Dans tous les cas, les résultats sont liés aux investissements consentis, notamment à l'attitude mentale au départ, aux compétences socioculturelles, interpersonnelles et personnelles engagées. L'étudiant voyageur en s'adaptant adopte des solutions en fonction des problèmes qui se présentent à lui et, ce faisant, assouplit sa personnalité, « *allège son bagage culturel* » (David), agrandit la gamme d'appartenances possibles et acquiert la liberté du vagabond potentiel. Ce processus multiplie l'espace et les appartenances pour lui au sens où, pour Luis, « *chaque culture vous donne une leçon et on devient un peu plus complet* ». Son monde est un monde en expansion, ouvert, dilaté.

La question de l'international n'est certes pas nouvelle, mais la prise de conscience accrue que le monde occidental en a inscrit la pensée de la diversité dans le concret du quotidien. L'acteur moderne peut, s'il le souhaite, répondre au pari de la mobilité, être à la fois indigène enraciné dans un territoire local et également étranger, voyageur et mobile. Cette position double pourrait être conçue comme emblématique d'une condition post-moderne fondée sur l'expérience de la décentration et de la fragmentation. En ce sens, l'étranger moderne acquiert un statut nouveau dans la société post-moderne. C'est pourquoi il est légitime de se demander, en empruntant au langage de Simmel, comment le type d'étranger que représente l'étudiant mobile peut être à la fois si proche et si distant des recherches et des formations universitaires ? Cette position disciplinaire reflète-t-elle réellement la position même de son objet, sa marginalité ?

BIBLIOGRAPHIE

- ABOU S. (1990). – « L'insertion des immigrés. Approche conceptuelle », in Simon-Barouh I. & Simon P.-J. (dir.) *Les étrangers dans la ville. Le regard des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, pp. 126-138.
- BERGER P., BERGER B. & KELLNER H. (1973). – *The Homeless Mind. Modernization and Consciousness*, New York, Vintage Books.
- FLORY M. (1993). – *Étudiants d'Europe*, Paris, La Documentation française.
- HÖGSKOLEVERKET (Agence nationale pour l'enseignement supérieur) (1999).- *Utlandsstudier- till vilken nytta ?* Stockholm.
- JOSEPH I. (1984). – *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens.
- KLINEBERG O. & HULL W. (1979). – *At a Foreign University: An International Study of Adaptation and Coping*, New York, Praeger.
- MAFFESOLI M. (1997). – *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Le livre de poche.
- MAIWORM F., STEUBE W. & TEICHLER U. (1993). – *Experiences of Erasmus Students 1990-1991*, Kassel, Universität Gesamthochschule.
- MARTINEAU M. (en coll. avec LUSATO L.) (1995). – *Regards étudiants sur les échanges : cinéma et communication en Europe*, Paris, INRP/Corlet/Télérama/SFSIC.
- MURPHY-LEJEUNE E. (2000). – « Formation interculturelle et mobilité étudiante », 11^e Cahiers de l'ASDIFLE.
- MURPHY-LEJEUNE E. (1998). – *L'étudiant européen voyageur, un nouvel « étranger »*. Aspects de l'adaptation interculturelle des étudiants européens, thèse de doctorat, Université de Nancy II.
- PARK R. & BURGESS E. (1921). – *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press.

- RAPHAËL F. (1986). – « "L'étranger" de Georg Simmel », in Watier P. (dir.), *Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde moderne*, Paris, Méridiens Klincksieck, pp. 257-278.
- SCHÜTZ A. (1944). – « The Stranger. An Essay in Social Psychology », *American Journal of Sociology*, 49, pp. 499-507.
- SIMMEL G. (1908). – « Exkurs über der Fremden », *Soziologie*, Leipzig, pp. 685-691.
- SIMMEL G. (1950). – « The Stranger », in Wolff K. (éd.), *The Sociology of Georg Simmel*, New York, Free Press of Glencoe, pp. 402-408.
- WOOD M. (1934). – *The Stranger. A Study in Social Relationships*, New York, Columbia University Press.